



HAL
open science

Images de la ville : construits de sens par les agents

Patrizia Laudati

► **To cite this version:**

Patrizia Laudati. Images de la ville : construits de sens par les agents. *Epistémè : revue internationale de sciences humaines et sociales appliquées* / , 2015, Writing, narrative, Senses and Images of Urban Space (13), pp.135-153. hal-01811755

HAL Id: hal-01811755

<https://hal.science/hal-01811755>

Submitted on 19 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Images de la ville : construits de sens par les agents

*Patrizia LAUDATI, DeVisu – Université de Valenciennes et du Hainaut
Cambrésis*

1. Introduction

Les images de la ville renvoient aux représentations que tout un chacun s'en fait à partir d'une perception pluri-sensorielle et de l'expérience sensible (individuelle et/ou partagée) de et dans les espaces urbains.

L'habitus (Bourdieu, 1980), la perception sensible (au sens de Leibniz), l'horizon d'attentes (Jauss, 1978), le contexte spatio-temporel, ... sont autant d'éléments qui influencent la manière de saisir l'espace et par là, ils influencent aussi le processus de construction de sens qui sous-tend les choix d'actions. Cependant, même si nous pensons que les pratiques d'usage des espaces urbains dépendent de la façon dont ils sont perçus et vécus ; nous ne sommes pas dans une logique de déterminisme causal, mais plutôt dans une logique circulaire complexe et multidimensionnelle, selon laquelle les pratiques elles-mêmes ont un impact sur les transformations des espaces et de leur perception.

Les questions auxquelles nous essayons de répondre, concernent alors les éléments de cette multi-dimensionnalité qui doit être prise en compte pour la compréhension des processus de construits de sens :

- Comment se construisent les différentes images de la ville ?
- En quoi et comment véhiculent-elles du sens ?
- Comment se construit l'identité urbaine ?
-

Aujourd'hui, les réponses à ces interrogations deviennent essentielles, car nous assistons à une hybridation de la culture urbaine (relation espaces physiques/espaces numériques), en même temps qu'à une hybridation des récepteurs et des pratiques.

Quelles sont alors les nouvelles images de la ville qui sont en train d'émerger ?
Quelles valeurs, quelles significations ? Quelles formes d'appropriation pour des

espaces en transformation non seulement d'un point de vue spatial, mais surtout sémantique ?

L'objectif de cet article est de mieux comprendre les éléments qui participent à la construction de l'image mentale de la ville, ainsi que leur relations, à travers l'explicitation de concepts tels que : expérience sensible, pratiques, identité...

2. Les images de la ville : signification et sens

Le point de départ de la réflexion est le titre du premier cours dispensé par Roland Barthes au Collège de France en 1977 : *Comment vivre ensemble : simulations romanesques de quelques espaces quotidiens*. L'interrogation qui en découle, d'un point de vue opérationnel est : qu'est-ce que les architectes peuvent apporter pour que les espaces urbains offrent les conditions nécessaires au bien vivre ensemble, pour qu'ils conçoivent le cadre de la *convivence*. Barthes utilise le terme « idiorythmie » pour nommer cette sociabilité singulière ; un terme appartenant au vocabulaire religieux, qui désigne un mode de vie de certains moines alternant la vie solitaire, l'érémisme, et la vie collective, en communauté. En d'autres termes, l'idiorythmie correspond à un système dans lequel chacun est capable de trouver, d'imposer et de préserver son propre rythme de vie, tout en acceptant d'appartenir à un groupe social.

Or, les espaces publics de la ville sont le lieu où se matérialise cette combinaison entre le rythme individuel et le rythme collectif, entre l'expérience singulière de l'individu et l'expérience plurielle et collective qu'il partage avec autrui. L'interrogation opérationnelle posée au départ, glisse rapidement vers un autre questionnement, plus théorique : comment les individus adhèrent (ou pas) à la conception spatiale (à la configuration formelle et fonctionnelle d'un espace conçu par les architectes) en s'y retrouvant et en y retrouvant les termes de la relation avec les autres individus ? Quelle image se font ils des espaces vécus ? En d'autres termes, qu'est-ce qu'il fait sens dans un espace pour les individus, pour qu'ils *vivent bien ensemble* ?

Tout d'abord, il faut s'interroger sur l'image (ou les images) que les individus se forgent de l'artefact ville, avant même d'analyser le sens dont ils le chargent.

« *La ville est à la fois territoire et population, cadre matériel et unité de vie collective, configuration d'objets physiques et nœud de relations entre sujets sociaux* (Grafmeyer, 1994). *La ville renvoie donc à deux ordres de réalité, d'un côté la ville statique, sinon figée, circonscrite pour un temps dans des cadres matériels ; de l'autre une ville dynamique, composée de citoyens et de groupes en relation* » (Stébé, 2010 : 15). Ces citoyens et groupes, par l'expérience qu'ils ont de l'espace, s'en forgent une représentation, une image mentale. Éléments spatiaux, activités, pratiques et représentations composent alors le système structuré et complexe constituant la ville. Raymond Ledrut (1973), puis Kevin Lynch (1976) ont été les premiers à souligner le fait que la ville n'existe pas comme œuvre unique, faite pour un spectateur qui la saisirait du dehors. Il n'y a pas une image de la ville unique et universelle, partagée par tout un chacun. À partir de la perception des éléments constituant l'espace, chacun les recompose à sa manière et réinvente l'espace perçu. Il y a autant de représentations que de récepteurs. L'image de la ville renvoie alors à toutes ces représentations. Elle correspond à la (re)construction conceptuelle (continuellement renouvelée) des éléments composant l'espace urbain, à partir de la perception de la réalité matérielle de ces mêmes espaces, chargés de sens par l'expérience (cognitive, affective, fonctionnelle, ...).

Tout élément perçu est alors polysémique, au sens où il ne possède pas un sens préétabli, mais celui que le récepteur va lui attribuer et qui ne correspondra pas nécessairement à celui que le concepteur aura voulu lui octroyer. Un même élément pourra ainsi avoir une signification conventionnelle, liée à ses caractéristiques physiques, géométriques, mesurables, et plusieurs sens -selon les récepteurs- partagés par des groupes ayant les mêmes codes socio-culturels. Prenons par exemple la Grande Arche de la Défense à Paris : d'un point de vue géométrique, il s'agit d'un hypercube ; d'un point de vue fonctionnel le bâtiment est composé de deux tours de bureaux. Au delà de la forme et de la fonction, d'un

point de vue sémantique, l'architecte a voulu représenter symboliquement une porte d'accès au nord-ouest de la ville, mais nul ne garantit cette même interprétation symbolique de la part du spectateur. Celui-ci attribuera un sens personnel à l'objet perçu dépendant de ses a priori, de sa culture et du contexte dans lequel l'expérience sensible de l'Arche se met en place (une perception diurne sera différente d'une perception nocturne).

Selon François Rastier (1999), en sémantique lexicale, la signification est une propriété des signes, et le sens une "propriété" des textes. Si l'on transpose ce raisonnement à l'architecture, cela signifie alors que la signification de l'Arche est une relation statique entre les deux plans du signe (signifiant, signifié). Cette signification résulte d'un processus de décontextualisation, d'où son enjeu ontologique, puisqu'on caractérise l'Arche par son identité intrinsèque, par ses caractéristiques formelles et fonctionnelles. En revanche, le sens suppose une contextualisation spatio-temporelle autant par le contexte (l'espace) que par la situation (l'expérience) que par la temporalité. Dans une logique herméneutique, tandis que la signification est indiquée comme une relation, le sens peut être associé à un processus dynamique, tel un parcours interprétatif, variable selon l'expérience de chaque récepteur.

Ce qui nous intéresse est précisément ce processus pendant lequel s'opère l'interprétation de l'objet perçu qui amène le récepteur à lui donner un sens, à s'y identifier et à se l'approprier. La compréhension des mécanismes d'élaboration du processus représentationnel d'un espace, à partir de la perception sensorielle de celui-ci, permet de mieux comprendre la façon dont s'élabore son appropriation à la fois cognitive, affective et matérielle.

3. L'expérience sensible de l'espace

« Dans une approche à la fois phénoménologique et herméneutique de l'urbain, notre intérêt se porte sur l'expérience sensible que chaque individu vit de manière individuelle et/ou collective, dans les espaces de la ville. Cette expérience n'est pas seulement physique et sociétale, mais aussi sensorielle,

émotionnelle, affective et emphatique : l'individu déambule dans les espaces où se déroulent ses activités, il rencontre d'autres individus avec lesquels il échange et partage des moments de sa vie, il apprécie ou décrit les caractéristiques des lieux qu'il perçoit, il ressent des émotions qui le relient, ou au contraire l'éloignent, de son cadre de vie. L'individu est ainsi agent dans la mesure où son expérience, de et dans l'espace, est liée à ses actions ; mais l'action ne doit pas être réduite à sa dimension instrumentale. En adéquation avec la sémantique de l'action de Ricoeur, agir, c'est concrétiser des desseins, des intentions, qui renvoient non seulement à une cause, mais aussi à un imaginaire » (Laudati, 2013 : 77).

L'expérience sensible se déploie dans la ville. Cette dernière, en tant qu'objet communicationnel, est composée de trois volets : technique (matérialité des espaces construits), social (relations avec autrui et appartenance à un groupe) et sémantique (significations et sens des éléments perçus). Pour chacun de ces volets, l'expérience se déroule alors dans un contexte donné et déclenche une situation spécifique de mise en relation de l'agent non seulement avec le contexte lui-même, mais avec les autres individus.

La **figure 1**, ci-dessous illustre de manière schématique cette décomposition de l'expérience sensible de l'espace ; une décomposition qui, bien entendu, n'a qu'un but de simplification méthodologique pour la compréhension du phénomène, mais qu'il faut recomposer pour en saisir le sens.

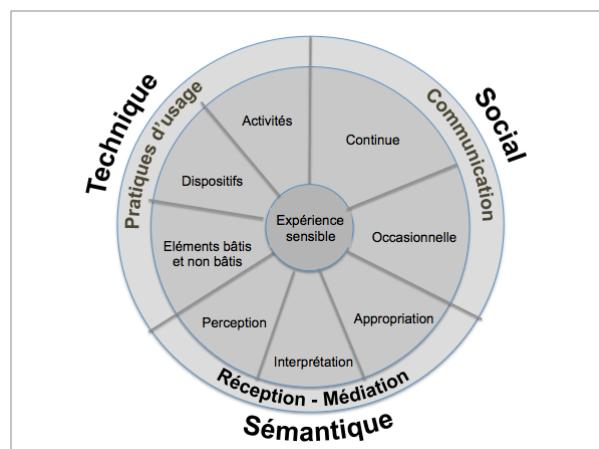


Figure 1 : Schématisation de l'expérience sensible de l'espace

3.1. Volet technique

Le contexte du volet technique correspond au cadre de l'action, constitué par les éléments bâtis (édifices) et non bâtis (rues, places...) structurant l'espace. Ces éléments sont la trace au sol d'une organisation sociale. Un exemple éclairant dans ce sens est celui de Claude Lévi-Strauss qui décrit le village Bororo (une tribu amérindienne d'Amazonie) de Kejara (aujourd'hui disparu), montrant comment la structure spatiale du village résume et engage l'ensemble des conduites sociales. « *La distribution circulaire des huttes autour de la maison des hommes est d'une telle importance, en ce qui concerne la vie sociale et la pratique du culte, que les missionnaires salésiens (...) ont vite appris que le plus sûr moyen de convertir les Bororos consiste à leur faire abandonner leur village pour un autre où les maisons sont disposées en rangées parallèles. Désorientés par rapport aux points cardinaux, privés du plan qui fournit un argument à leur savoir, les indigènes perdent rapidement le sens des traditions (...)* » (Lévi-Strauss, 1955 : 255).

A ces espaces construits au fil de l'histoire, se superposent d'autres éléments matériels qui participent à l'organisation spatiale, comme par exemple le mobilier urbain (bancs, poubelles, arrêts de bus, signalétique, etc.), et qui contribuent à améliorer l'usage et l'appropriation de l'espace. Aujourd'hui nous assistons de manière évidente à une évolution de ces éléments vers des dispositifs intégrant le numérique : bornes d'accès à l'information, écrans urbains, systèmes de géolocalisation, terminaux mobiles... L'usage de ces dispositifs (numériques ou pas) modifie le contexte de l'expérience et crée de plus en plus des situations de médiatisation interactive entre l'agent et l'espace, en y associant à la fois une dimension subjective et collective. Comme l'a montré Josiane Jouët, (Jouët, 1993) la recherche sur les usages implique aussi une réflexion sur la création de lien social.

Enfin, dans le cadre urbain se déroulent un certain nombre d'activités définies, selon la terminologie de Jan Ghel (1987), comme nécessaires (aller à

l'école, au travail, faire les courses...), optionnelles (se promener, courir, s'asseoir sur un banc...) ou sociales (rencontrer, converser, écouter...).

Or, ces usages et activités renvoient aux pratiques urbaines, c'est-à-dire aux pratiques sociales et culturelles normées dans l'espace urbain, où l'immédiateté se conjugue avec la pérennité. Yves Jeanneret considère que la pratique est l'actualisation de l'usage inscrit dans le dispositif, et (ajoutons nous) dans la structure et la fonction spatiale. Ces pratiques évoluent dans le temps et traduisent à chaque fois la façon renouvelée dont l'agent investit l'espace.

3.2. Volet social

L'expérience sensible se met en place aussi au travers de l'interaction avec autrui, voire d'une relation communicationnelle. Cette expérience, individuelle ou collective (sphère privée ou publique), peut être répétitive et continue (habitus) ou unique et occasionnelle. Chaque expérience de l'espace détermine une capitalisation de la connaissance par l'agent, qui la réinvestira dans les expériences successives, en déterminant à chaque fois les modalités de la mise en relation, continuellement réactualisées.

Tout cela renvoie aux pratiques communicationnelles ; aujourd'hui celles-ci sont en train de changer et cela pour deux raisons principales :

- les rencontres humaines n'ont plus nécessairement besoin d'un lieu physique ; elles peuvent avoir lieu dans des espaces virtuels, ceux du réseau. Quel devient alors le rôle de l'espace public urbain ? Pensons par exemple à l'évolution de la place et de sa fonction, à partir de l'agora grecque jusqu'à la place contemporaine. D'abord lieu d'échanges publics et politiques, ou espace pour les célébrations religieuses, puis place commerciale (place du marché), ou encore militaire, royale, résidentielle. Dans un passé plus récent, dans une logique fonctionnaliste, les places sont devenues des parkings, perdant ainsi le statut de lieu de rencontre pour devenir des lieux de passage. Depuis seulement quelques décennies et dans le respect des principes du développement durable, les

concepteurs ont restitué aux piétons ces lieux de rencontre dans les centres villes, mais ceux-ci ont été doublés par d'autres lieux, dans l'espace virtuel, qui multiplie les possibilités de rencontres, modifiant complètement la relation spatio-temporelle.

- nous assistons à une hybridation des cultures et des publics. Peut-on encore parler d'habitus par rapport à une communauté de lors que les codes socio-culturels ne sont pas les mêmes pour les membres d'un même groupe (ex. résidents d'une ville issus de cultures différentes) ?

3.3. Volet sémantique

L'expérience urbaine est avant tout une expérience sensible, c.a.d. basée sur la perception au travers des six sens (y compris la kinesthésie), même si en général, on parle davantage de perception visuelle. Ce volet concerne alors la relation de réception/médiation qui s'instaure entre l'agent et l'espace vécu. A partir de la perception sensorielle de l'espace, l'agent interprète les signes perçus, leur attribue ainsi une signification et un sens qui lui permettent de se les approprier tout d'abord cognitivement, puis émotionnellement et enfin parfois aussi matériellement. Dans une approche esthétique de la réception, les formes perçues véhiculent des valeurs esthétiques, éthiques, sociales qui peuvent contribuer aussi bien à transformer la société qu'à la perpétuer telle qu'elle est (Jauss, 1966). H.R. Jauss conçoit la réception comme un dialogue perpétuel œuvre/lecteur (espace construit/agent). Nous pensons que c'est ce dialogue, cette médiation, qui permet de relier le texte et le contexte, l'œuvre architecturale (représentée par l'aménagement de l'espace) et les groupes sociaux ; en répondant ainsi à la question posée par J.P. Esquenazi : « *la réception est-elle le miroir du texte ou du contexte social, et, surtout, comment les renvoyer l'un à l'autre ?* » (Esquenazi, 2003 : 15). En d'autres termes, est-ce que l'image de la ville est-elle le miroir de la réalité matérielle des formes urbaines perçues ou dépend-elle des codes socio-culturels du groupe social auquel l'agent-récepteur appartient ? Les

deux à la fois par la relation de médiation qui s'instaure entre l'agent, son espace vécu et le groupe d'appartenance.

L'appropriation cognitive et sémantique d'un élément ou d'un espace ainsi que le sentiment d'appartenance à un lieu et à un groupe auquel elle renvoie, sont à la base du concept d'identité. Les images de la ville procèdent à la fois de l'identité spatiale et de la relation identitaire (individuelle ou collective) que l'agent instaure avec l'espace.

4. Identité urbaine

Le concept d'identité est complexe car sa signification est plurielle : il désigne à la fois ce qui est unique renvoyant à des caractères distinctifs ; et ce qui est identique, égale à un autre élément, renvoyant à des caractères de similitude. Ainsi, d'un côté l'identité permet de distinguer, de différencier (par exemple l'identité de chaque individu) et d'un autre côté elle permet de ressembler (par exemple l'identité nationale).

Concernant l'identité urbaine, nous distinguons deux types d'identité : une identité spatiale (ontologique) en tant que caractère distinctif de l'espace qui, par ses caractéristiques topologiques et formelles, est à la fois unique (Paris n'est pas Londres) et similaire à d'autres (par exemple les villages français à l'époque médiévale) ; et une identité relationnelle en tant que mode de relation de l'agent à l'espace et aux autres individus, par l'appropriation et par le sentiment d'appartenance. Quand un architecte conçoit un espace public, il en imagine une appropriation et un usage possible par la fonction, la forme et la structure qu'il lui confère. Par exemple, une place agencée avec des bancs incite les passant à s'arrêter, à s'y asseoir. Cependant le passant peut décider de s'asseoir sur les marches de la porte d'entrée d'une maison et non pas sur le banc. Dans ce cas, l'usage prévu par le concepteur ne correspond pas à l'usage choisi par l'agent. Qu'est ce qu'il fait que les espaces sont utilisés, habités et vécus, selon l'objectif espéré ? Quels sont les éléments identitaires garant de l'adéquation entre les formes spatiales et leurs pratiques ?

4.1. *L'identité spatiale*

Structuré par les sociétés qui l'ont conçu et habité, l'espace constitue un vaste champ symbolique, semé de signes qui permettent à chacun de le reconnaître et de s'y identifier. Christian Norberg Schulz définit cette identité spatiale par le terme genius loci (esprit du lieu). Le genius loci correspond à la fois à la morphologie du lieu, sa lisibilité et sa capacité à évoquer des souvenirs, des réactions émotionnelles et affectives. L'identité d'un territoire (quelle que soit son échelle : espace, quartier, ville) est alors ce que Gordon Cullen (1994) appelle *thisness – a thing being itself*. Chaque lieu, chaque ville, chaque région, présente des caractères morphologiques spécifiques : les combles pointus en ardoise, les briques rouges, la typologie des maisons de ville... caractérisent l'architecture du nord de la France ; les combles en tuiles, le crépi, les typologies à cour... caractérisent les édifices des régions plus méridionales. Certes, le style architectural, la forme, les matériaux, les couleurs, la végétation... participent à l'identité spatiale du lieu ; mais ils ne sont pas les seuls éléments qui permettent d'en saisir l'esprit. Les ambiances sonores, olfactives, etc. ; les activités qui s'y déroulent ou s'y sont déroulées ; la mémoire collective d'évènements qui ont marqué le lieu ; les peuples qui l'habitent ; la valeur symbolique ; ce sont autant d'éléments participant au genius loci.

A celui-ci s'ajoute un autre type d'identité : celle issue de la mise en relation de l'agent avec l'espace à partir de constructions personnelles, mais aussi sociales et culturelles. A la base de cette relation il y a le positionnement dans l'espace pour lequel Gordon Cullen utilise deux termes : *hereness* (être ici) et *thereness* (être là). Le « je suis ici » renforce le « je suis », et le fait d'appartenir à un lieu et à un groupe, renforce l'identité personnelle de l'agent. Cette identité peut être individuelle, collective et universelle.

4.2. *Identité individuelle.*

N'ayant pas une approche sociologique mais bien communicationnelle, ce qui nous intéresse est surtout l'identité individuelle, celle qui est liée à l'expérience

sensible que chaque individu a de et dans l'espace. Comme nous l'avons déjà affirmé, les données urbaines sont perçues par l'agent et reçues (interprétées) par celui-ci qui les transforme en informations signifiantes, utiles pour l'action (approche sémio-pragmatique). L'expérience est à la base de toute construction de sens de la part de l'agent, ce qui lui permet de se (re)positionner vis-à-vis de l'objet qu'il perçoit et qu'il se représente. L'affirmation identitaire qui en découle passe par l'appropriation cognitive et sémantique des éléments perçus et/ou côtoyés. L'image que l'individu se forgera de la ville dépendra de la manière dont il se met en relation avec elle.

4.3. *Identité collective*

Il s'agit d'une identité partagée par des agents ou des groupes ayant les mêmes codes et/ou ayant vécu ou partagé la même expérience de l'espace à un moment donné, de manière simultanée ou asynchrone. Le sens du lieu est collectif : quand en 1789 les parisiens détruisent la Bastille, en réalité ils effacent des siècles d'abus et de douleur dont la prison était la forme concrète. D'ailleurs aujourd'hui on retrouve à la place de la Bastille à Paris, la trace de l'emprise au sol de l'ancien édifice (soulignée par la couleur différente des pavés) ; et cette trace reconnue par tous renvoie à la mémoire collective de la révolution française.

L'image de la ville partagée par un groupe se base alors sur la mémoire collective de ce même groupe (Halbwachs, 1968) : la mémoire de la ville, notamment la mémoire des éléments de permanence de la dynamique urbaine. Ces éléments sont à la fois les traditions, les coutumes, les rites, et ceux qu'Aldo Rossi appelle *les éléments primaires* (Rossi, 1978), c'est-à-dire les éléments physiques les plus représentatifs de l'histoire de la ville (monuments, églises, places, etc.), catalyseurs des agrégations urbaines et sociales, transmis de génération en génération ou d'une culture à l'autre, à travers le temps et l'espace. L'identité collective renvoie à une idée de permanence et de stabilité, voire à une continuité de sens.

4.4. Identité universelle

Il s'agit d'une identité symbolique (la tour Eiffel pour Paris, le Colisée pour Rome, ...) partagée par différents individus n'ayant pas les mêmes codes socio-culturels et n'ayant pas (ou n'ayant pas eu) une expérience directe de l'espace en question. Par exemple, même quelqu'un qui n'a jamais visité Paris, saura associer la tour Eiffel à l'image de la capitale française. Dans ce cas, l'image de la ville est davantage une représentation saisie dans et par les discours, les écrits, les images véhiculées par les médias, par le réseau...

5. Conclusion

Nous avons voulu proposer des pistes de réflexion sur les éléments qui participent à la construction de l'image de la ville, pour mieux comprendre la relation que l'individu entretient avec son cadre de vie. Nous avons ainsi donné une définition de l'image de la ville en tant que représentation conceptuelle élaborée par un agent à partir de l'expérience sensible qu'il a de l'espace, informée à la fois par ses expériences passées et par ses attentes. Tout d'abord nous avons mis en évidence la relation étroite entre l'espace et les sociétés qui l'habitent en s'y adaptant ou en le transformant à leur image.

Nous avons ensuite affirmé qu'il n'y a pas une seule image, mais une pluralité d'images, dépendant des récepteurs, du contexte et de leur expérience de l'espace. Pour mieux comprendre comment cette expérience sensible se déploie dans la ville, nous l'avons décomposée en trois domaines qui coïncident avec les trois volets de la ville : technique, social et sémantique. Pour chaque volet l'expérience se déroule dans un contexte et selon une situation donnés.

Cela veut dire que l'expérience de la ville est à la fois une expérience spatio-temporelle de médiation entre l'agent et les éléments matériels de l'espace (expérience technique et sémantique) et entre l'agent et les autres individus et groupes sociaux (expérience sociale). En même temps, par le sens qu'elle produit, elle anticipe l'action ; c'est-à-dire que tous les fragments sensoriels perçus par l'agent se recomposent dans son esprit et retrouvent leur place en constituant ainsi

un espace symbolique, générateur d'actions. L'image de la ville se construit alors lors d'un processus dynamique de mise en relation que l'agent effectue entre les données perçues (qui acquièrent un sens et deviennent donc des informations), son champ sémantique qui permet de les interpréter et se les approprier, et son expérience sensible dans l'espace et dans le temps. Cette image a une influence sur la conduite de l'individu. (Figure 2).

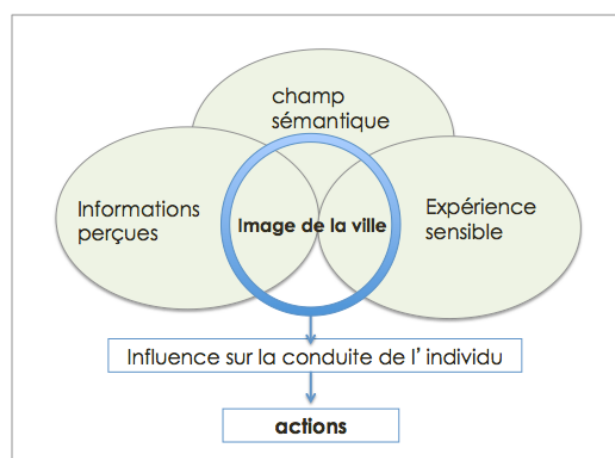


Figure 2 : L'image de la ville

La relation cognitive, sémantique, émotionnelle, fonctionnelle... entre l'agent et l'espace détermine un rapport de symbiose-osmose entre les deux termes de la relation, car il y a, à la fois, sélection des éléments signifiants pour l'agent et influence réciproque. Quand un groupe est inséré dans une partie de l'espace, il la transforme à son image, mais en même temps il se plie et s'adapte à des choses matérielles qui lui résistent (Halbwachs, 1968) ; ou il résiste et détourne l'usage de l'espace et ses pratiques (De Certeau, 1990).

En conclusion, nous soulignons que l'image de la ville déterminera la façon dont l'individu s'appropriera les espaces par leur pratique. La compréhension de ce processus d'appropriation, par le sens dont l'agent investi

l'espace, permet d'anticiper non seulement ses actions, mais aussi celles des concepteurs qui essayeront d'adapter les espaces à l'évolution des pratiques.

Bibliographie

- BOURDIEU P. (1980). *Le Sens pratique*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- CULLEN G. (1994). *The concise townscape*, New York, Architectural Presse.
- DE CERTEAU M. (1990). *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard.
- ESQUENAZI J.P. (2003). *Sociologie des publics*. Paris, La Découverte.
- JAUSS HR (1978). *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard.
- JOUET J. (1993), « Pratiques de communication, figures de la médiation », *Réseaux*, n°60.
- HALBWACHS M., (1968), *La mémoire collective*, PARIS, PUF.
- GHEL, J. (1987). *Life between building. Using public space*. Washington - Covelo – London, Island Press
- GRAFMEYER, Y. (1994). *Sociologie urbaine*, Paris, Nathan.
- LAUDATI, P. (2014). *Formes de l'architecture : langages, images et pratiques partagés*. Chapitre pp. 179-199, in "Formes en devenir. Approches technologiques, communicationnelles et symboliques". Lardellier, P. (dir.). Paris/Londres, ISTE Editions, Hermès Science Publishing.
- LAUDATI, P. (2013a). *Construits de sens urbains par fragments diachroniques*. Chapitre pp. 89-98, in *Recherches en Design. Processus de conception, écriture et représentations*. Boulekbache-Mazouz, H. & Leleu-Merviel, S. (Eds). Paris/Londres, Lavoisier/Hermès Science Publishing.
- LAUDATI, P. (2013b). *Odeurs de la ville et amour citoyen*, Chapitre pp.77-91, in *Le parfum et l'amour*. Brenot P. (Ed). Le Bouscat, L'Esprit du temps.
- LEDROUT, R. (1973). *Les images de la ville*. Anthropos.
- LEVI-STRAUSS C. (1955). *Tristes tropiques*. Paris, Plon.
- LYNCH, K. (1976). *L'image de la cité*. Bordas.

RASTIER F., (1999). Dalla significazione al senso : per una semiotica senza ontologia, dans *Eloquio del senso*, P. Basso et L. Corrain (Dir.), Costa & Nolan, Milan, pp. 213-240.

ROSSI A., (1978), *L'architettura della città*. Milano, Clup.

SCHULZ C.N., (1997). *Paysage, ambiance, architecture*, (3ème édition), Bruxelles, Mardaga.

STEBE, J.M. et Marchal H., (2010). *La sociologie urbaine*, Presses Universitaires de France.

ZILBERBERG, C. (2012). *La structure tensive*, Collection Sigilla, Liège, Presses Universitaires de Liège.